

comité autrichien, qui délibérait sous la présidence de Marie-Antoinette. Ce message inspira de violentes colères. Quelques courtisans proposèrent même d'en finir avec les représentants du peuple par un affreux attentat. Les plus sages firent observer qu'ils n'avaient pas assez de forces pour exécuter leur projet, et obtinrent qu'il fût ajourné. La reine persista toutefois à vouloir contraindre le tiers à interrompre la séance, et eut recours à des moyens si misérables, que la gravité seule des événements peut les garantir du ridicule et les élever au scandale. On avait construit pour la séance royale une sorte d'amphithéâtre pour y placer le roi et son cortège. Marie-Antoinette ordonna qu'on le fit démolir sur-le-champ, dans le puéril espoir de troubler par le bruit des marteaux et des scies, par l'embarras des échelles, par l'enlèvement des tapisseries et des panneaux, une délibération qu'elle ne pouvait empêcher par la force. Des ouvriers furent introduits et commencèrent leur bruyante besogne. Mais le calme de l'assemblée les frappa d'étonnement et d'admiration; tous, d'un commun accord, interrompirent leur travail et écoutèrent les orateurs dans un silence religieux.

Tel fut le résultat de cette séance extraordinaire sur laquelle avaient tant compté les infâmes conseillers de Louis XVI. Les nouvelles circulèrent rapidement de Versailles à Paris et accrurent l'agitation qui régnait dans la capitale. On ne saurait peindre le frissonnement qu'éprouva la grande ville à ces seuls mots : « Louis XVI a tout cassé. » « Il semble, dit une » brochure du temps, que la lave d'un volcan bouillonne sous » les pieds; qu'il ne faut qu'un signal pour faire éclater la » guerre civile. Gloire éternelle aux représentants de la na-

» tion; ils ont imprimé une tache indélébile au front du des- » pote; ils ont bravé le glaive de sa soldatesque; ils ont été » les dignes élus du peuple..... »

Ces mouvements de l'opinion publique agirent puissamment sur la cour et la portèrent à prendre des précautions extraordinaires contre une invasion des Parisiens. On mit des troupes, des canons et des avant-postes au pont de Sèvres, pour repousser les citoyens s'ils tentaient de venir prêter main-forte à l'Assemblée nationale. Néanmoins la terreur commença à gagner l'âme pusillanime des princes, et les décida à donner au roi le conseil de revenir sur ses précédentes déclarations et d'inviter les députés du clergé et de la noblesse à se réunir aux représentants du tiers-état.

Cette concession, que réclamait depuis si longtemps l'Assemblée nationale, se trouva ainsi arrachée par la force des événements quatre jours après avoir été formellement refusée par la cour. Du reste, on n'en sut aucun gré à Louis XVI. Les choses avaient marché; et la question qui occupait les esprits était celle du grand déploiement de troupes et de l'appareil militaire dont le gouvernement affectait de s'entourer. On se demandait dans quel but on agglomérât sur un même point des corps d'artillerie, cent pièces de canon, des masses de soldats étrangers, les régiments de Salis-Samade, Châteaux-Vieux, Diesback, Royal-Suisse, Royal-Allemand, Rœmer, Bercheny, Esterzay et une multitude de hussards autrichiens et de pandours, qui étaient campés, les uns au Champ-de-Mars, les autres à Saint-Denis. On s'inquiétait de voir Versailles cernée par des troupes, et les avenues du château garnies de canons pointés sur la salle des

États-Généraux. Une circonstance fortuite vint heureusement mettre un terme aux incertitudes et éclairer la nation sur les complots du comité autrichien. Le maréchal de Broglie perdit le brouillon d'une lettre qu'il adressait au prince de Condé, et dans laquelle ce misérable dévoilait les coupables projets de la cour. Cette lettre qui fut promptement imprimée et répandue dans la capitale; elle était ainsi conçue :

« Comme je l'avais prévu et dit une fois à votre altesse, » la plupart des députés du tiers deviennent des loups affa- » més, qui n'ont en vue qu'une seule proie, la haute no- » blesse. Ils sont d'autant plus hardis que leur grand nombre » les rassure, et que nous ne faisons rien de ce qu'il faudrait » pour les épouvanter et les décourager. Avec cinquante » mille soldats je me chargerais volontiers de dissiper tous » ces beaux esprits et cette foule d'imbéciles qui applau- » dissent, écoutent et encouragent. Une salve de canons » chargés à mitraille et une vigoureuse fusillade auraient » bientôt fait raison de ces argumentateurs, et remis la puis- » sance absolue qui s'éteint à la place de cet esprit républi- » cain qui se forme. Aujourd'hui le mal est grand, mais il » ne faut point se désespérer; que tous les membres de notre » parti travaillent à diviser ces braillards et cherchent à » avancer le moment où nous pourrons agir. Toutefois, je » vous préviens que nous ne devons compter que sur les » troupes étrangères..... »

On était déjà informé à Versailles que les gardes-françaises casernés à Paris avaient établi parmi eux une société secrète, dans laquelle ils s'engageaient à n'exécuter

aucun des ordres qui leur seraient donnés s'ils étaient contraires aux intérêts de l'Assemblée nationale. Des arrestations avaient été opérées aussitôt dans ce régiment pour intimider les militaires, et onze jeunes soldats avaient été envoyés à l'Abbaye pour de là être transférés à Bicêtre. Mais la veille du jour fixé pour leur départ, ils trouvèrent le moyen de faire tenir une lettre aux jeunes gens qui se rassemblaient au Palais-Royal. Un d'eux ayant lu le message, monta sur une chaise, et s'adressant aux assistants :

« Messieurs, s'écria-t-il, les braves soldats qui ont épar- » gné à Versailles le sang de nos concitoyens sont détenus à » l'Abbaye; allons les délivrer! » Les cris « à l'Abbaye! à » l'Abbaye! » retentirent de toutes parts, et aussitôt deux cents jeunes gens, tous de la classe de la bourgeoisie et pleins d'ardeur, se dirigèrent du côté du faubourg Saint-Germain.

Cette petite troupe se grossit en route, d'abord de quelques ouvriers qui se munirent de barres de fer, ensuite d'une multitude de curieux; elle était de plus de quatre mille hommes en arrivant à la prison. Le premier guichet fut bientôt enfoncé; puis avec le jeu des maillets, des pinces et des haches, on brisa les portes intérieures : à huit heures les prisonniers étaient libres. Comme ils sortaient, des compagnies de dragons et hussards arrivèrent à bride abattue et le sabre à la main. Les citoyens se jetèrent au devant des chevaux, saisirent les rênes et forcèrent les cavaliers à remettre leurs armes dans les fourreaux. Cette expédition ne coûta pas une goutte de sang.

Les gardes-françaises n'étaient pas seuls à donner des exemples d'insubordination; une compagnie des gardes du

corps avait refusé de marcher contre les citoyens, et avait été cassée pour ce fait; des régiments qu'on avait eu l'imprudence de faire passer à Paris, s'étaient débandés et avaient été fraterniser au Palais-Royal avec les libérateurs des gardes-françaises. Parmi ceux qui étaient restés fidèles, beaucoup avaient déclaré qu'ils refuseraient de faire feu sur le peuple. La contagion des idées révolutionnaires envahissait jusqu'à l'armée: les soldats commençaient à se plaindre de l'usage aristocratique qui fermait au mérite et au courage la voie de l'avancement, pour réserver toutes les places aux nobles; ils faisaient entendre de violentes récriminations contre la rigueur du code militaire et l'infamie des punitions qui leur étaient infligées. Un garde-française osa même écrire à son colonel: « Vous traitez de braves gens comme » des esclaves; vous frappez des hommes qui sont vos frères, » vos égaux, lorsqu'ils refusent d'obéir aveuglément à vos » ordres iniques; vous voulez qu'un militaire ne soit ni fran- » çais, ni citoyen, ni fils, ni père, ni époux; vous voulez » que ce soit un chien de guerre prêt à dévorer, à votre » signe, amis, parents, frères, femmes et enfants... »

D'après ces dispositions, le comité secret de la reine jugea qu'il ne pouvait faire aucun fond sur les troupes françaises; alors il réunit en corps d'armée les régiments étrangers et les mit sous les ordres du maréchal de Broglie, dont la servilité et l'abnégation patriotique lui étaient parfaitement connues. Celui-ci se conduisit avec sa jactance ordinaire, dressa les plans des massacres qu'il voulait faire exécuter, et annonça avec fracas qu'avant huit jours, grâce à son énergie, la France serait rentrée dans l'obéissance.

Marie-Antoinette applaudissait aux forfanteries du maréchal, et le baron de Breteuil, l'âme damnée de la reine, disait, portes ouvertes: « Au surplus, s'il faut brûler Paris, » on brûlera Paris; on décimera ses habitants. Aux grands » maux les grands remèdes! D'ailleurs c'est le salut de la » royauté qui l'ordonne; et périssent des millions d'hommes » plutôt que le trône des Bourbons. »

Avant de frapper le grand coup et de procéder au renvoi des députés du tiers-état, la cour voulut, par excès de prudence, enlever toute force aux Parisiens en les affamant. Par les ordres du comité autrichien, tous les blés qui existaient dans les halles furent évacués hors de la capitale, les arrivages furent arrêtés, et en peu de jours la disette se fit sentir. La misère devint si atroce, que les malheureux ouvriers en étaient réduits à assiéger les portes des boulangers et à attendre douze et quinze heures pour obtenir un peu de pain noirâtre, terreux, amer, qui donnait des inflammations à la gorge et causait des douleurs d'entrailles. « J'ai vu, dit le » rédacteur d'un journal royaliste, dans les dépôts, des mor- » ceaux de farine d'une couleur jaune, d'une odeur infecte, » et qui formait des masses tellement durcies, qu'il fallait » les frapper avec des haches pour en détacher des portions. » Moi-même, rebuté des difficultés que j'éprouvais à me » procurer du pain, je renonçai absolument à cette nourri- » ture. Ayant été obligé, au plus fort de la disette, de me » rendre à Versailles et d'y faire un séjour, je voulus exami- » ner le pain que l'on mangeait au château; nulle part je ne » vis le pain de seigle, qui, suivant les ministres, était servi » à la famille royale; j'aperçus, au contraire, que tout le

» monde, même les domestiques, y mangeait un pain exquis, » de la plus belle et de la meilleure qualité.... »

Tout paraissant amené à point, la cour s'occupa de compléter ses préparatifs militaires à Paris et à Versailles; la forteresse de la Bastille fut pourvue d'approvisionnements de guerre de toute espèce et la garnison renforcée; quinze pièces de canon furent disposées dans les créneaux des tours qui regardaient la rue Saint-Antoine, les boulevards et les faubourgs, et douze fusils de rempart furent montés sur leurs affûts; en outre on fit entrer dans le château quatre cents biscaiens, quatorze coffrets de boulets sabotés, quinze mille cartouches et cent vingt barils de poudre; on prévint même le cas où les assaillants s'approcheraient trop près des remparts pour être atteints par le canon, et l'on versa sur les tours des charretées de pavés, de ferrements, de boulets et de vieilles poutres. Le marquis de Launay, gouverneur de la Bastille, n'avait négligé qu'une chose, celle des approvisionnements de bouche, tant il était persuadé que la première décharge d'artillerie ferait trembler la capitale et mettrait les rebelles à la raison. Quelques régiments étrangers devaient compléter la garnison de Versailles et arriver l'avant-veille du jour fixé par Louis XVI pour un nouveau lit de justice, où il était résolu à prononcer la dissolution des États-Généraux.

Déjà le comte d'Artois ne prenait plus la peine de cacher les coupables projets de la cour, et disait à son entourage: « Dans quelques jours nous serons débarrassés de ces polissons de députés, et plus tôt encore nous aurons chassé ce » coquin de Necker. »

Ce fut en effet par le ministre des finances que l'on commença; le 11 juillet, Necker reçut une lettre de cachet qui lui annonçait sa disgrâce et lui enjoignait de quitter mystérieusement Versailles et la France. Il obéit, monta aussitôt en voiture, et sans même faire prévenir madame de Staël, sa fille, il gagna les frontières de Flandre. Les ministres de Saint-Priest, de Montmorin, de la Luzerne, reçurent également l'ordre de quitter la cour et de remettre leurs portefeuilles aux hommes impopulaires qui avaient été désignés comme leurs successeurs par Marie-Antoinette. Le baron de Breteuil fut nommé président des finances; la Galaisière, contrôleur-général; le maréchal de Broglie fut élevé au département de la guerre; M. de la Porte, à l'intendance, et Foulon à la marine. Quoique cette réaction eût été opérée dans le plus grand secret, le renvoi de Necker et de ses collègues ne tarda pas à être connu. Avant même que la nouvelle en fût parvenue à Paris, l'on s'attendait à quelque chose d'extraordinaire, à cause du passage inusité de troupes de fantassins, de cavaliers et d'artilleurs qui se dirigeaient sur Versailles, en traversant les rues de la capitale, ainsi que par les énormes placards affichés au coin des rues, où l'on enjoignait aux habitants, de par le roi, de rester dans leurs demeures, de ne point se rassembler sur les places, et de n'avoir aucune inquiétude de la présence des corps d'armée.

Malgré la défense de sa majesté, le Palais-Royal se remplit d'une foule de citoyens avides de connaître les motifs de ce grand mouvement militaire, et d'argumenter sur les raisons secrètes qui faisaient agir la cour. Une voix, dominant toutes les autres, fit entendre ces mots: « Necker est exilé! » En un

instant la nouvelle circula d'un bout à l'autre du jardin; on entoura celui qui l'avait apportée, on l'accabla de questions, et comme l'émotion l'empêchait de parler, on supposa qu'il était agent provocateur; on l'accabla d'injures, et on se préparait à le jeter dans le bassin, lorsqu'un député du tiers fendit la foule et vint confirmer la vérité du renvoi du ministre. Au même instant, le canon du cadran solaire retentit et annonça l'heure de midi. On ne saurait rendre le sombre sentiment de terreur dont ce bruit pénétra toutes les âmes; chacun resta comme cloué à sa place; enfin un jeune homme, Camille Desmoulins, surmontant cette impression, s'élança sur une table, arracha une feuille d'arbre, la plaça à son chapeau, brandit une épée d'une main, montra de l'autre un pistolet, et poussa le cri terrible: « Aux armes! » Les assistants lui répondirent par le cri mille fois répété « Aux armes! » Tous, à son exemple, se parèrent de la cocarde qu'il avait improvisée, et se formèrent en comité délibérant. Ils décidèrent que les jeux, les spectacles seraient fermés, et les danses défendues en signe de deuil.

Des pelotons allèrent sur-le-champ transmettre cet ordre dans les théâtres et aux barrières; d'autres troupes, à la tête desquelles se mirent des créatures du duc d'Orléans, se dirigèrent vers un cabinet de figures de cire. On prit les bustes de Necker et du prince, on les couvrit de crêpes et on les porta en triomphe au milieu d'un concours prodigieux d'hommes armés de bâtons, d'épées, de pistolets et de haches. Le cortège défila par la rue Richelieu, le boulevard, par les rues Saint-Martin, Grenétat, Saint-Denis, la Ferronnerie, Saint-Honoré, et vint déboucher sur la place

Vendôme. Là, il rencontra un escadron de dragons qui le contraignit à rebrousser chemin et à laisser au pouvoir de la troupe le buste de Necker, qui avait été brisé dans le tumulte, le cadavre d'un garde-française sans armes qu'un officier avait transpercé d'un coup de sabre, et plusieurs personnes gravement blessées.

Vers le soir, dans le jardin des Tuileries, de nouveaux attroupements se formèrent, en grande partie composés de femmes et d'enfants qui revenaient des Champs-Élysées. Néanmoins le baron de Bezenval, commandant la force armée, qui faisait achever un mouvement de concentration de troupes sur la place Louis XV, eut fantaisie de repousser tout ce peuple, suivant l'excuse qu'il donna de son atroce conduite devant le Châtelet, et commanda au prince de Lambesc de charger à la tête de ses dragons. Ce jeune homme, l'un des amants de la reine, était cité pour ses mœurs féroces et dissolues; charmé d'avoir l'occasion de faire preuve de bravoure sur des gens désarmés, il s'avança fièrement à la tête du régiment de Royal-Allemand, que Marie-Antoinette appelait son invincible, il traversa au galop la foule qui remplissait les allées du jardin; et pour animer ses sbires, il sabra une malheureuse femme, un vieillard et de jeunes enfants.

De toutes parts on cria « au meurtre! » Au lieu de fuir, le peuple forma une barricade, lança sur les soldats, ou plutôt sur les assassins, des pierres, des chaises et tout ce qui tombait sous la main. Inquiet, tremblant sur le succès de sa criminelle agression, le prince de Lambesc s'empressa de former ses troupes en bataille et de se replier sur la place.